

Un avertissement

Kawkab al-Sharq (Hadith al-Masa'), 9 avril 1933

Peu d'hommes savent se détourner du discours d'aujourd'hui pour celui d'hier. Et bien peu d'hommes encore savent regarder les événements d'aujourd'hui et y discerner ceux de demain, car les événements présents qui nous entourent nous occupent tout entiers, à l'exclusion du passé comme de l'avenir, et enferment nos actes, nos espoirs et nos pensées, si bien que nous devenons nous-mêmes, comme eux, éphémères en tout ce que nous faisons et disons. Si seulement il était donné à beaucoup d'hommes de réfléchir à hier, ils y trouveraient une leçon, et s'épargneraient bien des maux. Et si seulement il était donné à beaucoup d'hommes de discerner ce que les événements d'aujourd'hui révéleront demain, ils se détourneraient de bien des entreprises, et s'épargneraient bien des douleurs et des déceptions sans nombre...

Voilà ce que nous disons toujours, mais nous n'en tirons nulle leçon, nous n'y prenons nul exemple, comme si cela avait été tant répété que c'en est devenu lassant, comme si nous en avions tant usé que nous nous en sommes détachés, ainsi qu'on se détache d'un propos redit. Or tout propos redit ne mérite pas d'être trouvé lassant et délaissé ; il est tel propos redit que l'on peut répéter et répéter encore sans jamais épuiser la leçon qu'il renferme, ni épuiser la sagesse qu'il contient, ni tirer tout le profit de l'enseignement qu'il porte.

Et il apparaît que les ministres et les hommes du pouvoir sont, de tous les hommes, les plus détournés d'hier et les plus rebelles à demain, et sont pour cela les plus exposés à l'erreur, et les plus enclins à s'enliser dans le mal et le péché. Et l'on dirait que le pouvoir—tel que l'a dépeint le journal al-Cha'b il y a quelques jours, en une image admirable—est un vin vieilli qui, à peine goûté par celui qui le boit, lui fait tout oublier, effaçant de son esprit le jour d'hier, et jetant entre lui et demain un voile épais ! Si notre président du Conseil s'était souvenu des événements dangereux d'hier, proche ou lointain, il en eût tiré leçon et exemple, il se fût détourné de certaines choses, et eût retenu sa résolution devant certaines autres. Car que d'hommes, avant lui, se sont indignés de la démocratie, lui ont fait la guerre, et ont comploté contre la liberté des peuples, pour ne revenir que chargés d'une défaite honteuse et d'une déroute humiliante, car la démocratie est trop forte pour être vaincue, et

de trop dure souche pour être brisée, car elle est l'image même de la volonté du peuple, et la manifestation de sa force ; et il est difficile, sinon impossible, qu'un seul homme, si grande que devienne sa puissance, si haut et si élevé que soit son rang, puisse soumettre un peuple tout entier, ou l'humilier et prolonger son humiliation.

Si le président du Conseil avait pensé à demain, il eût vu une terreur hideuse, une énorme horreur, et eût mesuré son pas avant de le poser, et pesé sa démarche avant d'agir ; mais le pouvoir, ce même vin vieilli, a égaré le président du Conseil, lui a fait oublier hier, l'a détourné de demain, l'a poussé aux actes qu'il a commis, et l'a enlisé dans le mal où il s'est empêtré ; et il récolte aujourd'hui les fruits de cet oubli d'hier et de ce détournement de demain, il les goûte, et les trouve verts et amers... !

Il a pris le pouvoir croyant en sa propre force, fier de sa compétence, sûr de son intelligence, assuré de l'étendue de ses ressources, ne doutant point qu'il obtiendrait de ce peuple ce qu'il voulait ; et il ne s'est pas souvenu que d'autres hommes, aussi puissants et aussi considérés que lui, aussi intelligents que lui, aussi habiles et compétents que lui, avaient fait la guerre au peuple sans obtenir de lui ce qu'ils voulaient ; c'est le peuple, au contraire, qui obtint d'eux ce qu'il voulait. Il ne se souvient même pas qu'il a lui-même mis sa force, son rang, son intelligence et sa compétence au service de la guerre contre le peuple et du complot contre lui, chargeant et guerroyant, parlant et parlant longuement, faisant goûter au peuple toutes les espèces d'épreuves et toutes les couleurs de la discorde—pour n'en rien obtenir ; l'affaire se terminant, au contraire, par sa soumission à ce que voulait le peuple, travaillant sous sa bannière, se rapprochant de ses chefs, prodiguant envers eux flatterie et avances, jusqu'à ce qu'ils se détournent de lui et s'en lassent.

Le président du Conseil ne s'en est pas souvenu, il n'y a pas réfléchi, et il a donc renouvelé, dans son mandat présent, ce qu'il avait commis dans son mandat passé. Et je vous garantis que si Dieu lui accorde la santé, et lui fait la grâce d'une vie paisible, il verra le triomphe du peuple et sa victoire, il verra le succès de la démocratie et sa supériorité, il cherchera à se ranger sous sa bannière, et dépensera beaucoup de ses vastes ressources et de sa remarquable compétence pour se rapprocher des chefs qu'il accable maintenant d'outrages, d'incitations et de provocations, et il souhaitera qu'ils l'entourent de leur bienveillance ; mais le pouvoir, ce même vin vieilli, a égaré le président du Conseil, lui a fait oublier hier, l'a détourné de demain, et l'a distrait d'aujourd'hui... !

Si l'affaire s'arrêtait à la déception et à l'amer dépit qu'éprouve le président du Conseil, elle serait aisée à supporter ; car le président du Conseil est un homme comme les autres, qui doit apprendre comme apprennent les autres hommes, et doit tirer profit des dures leçons que le temps inflige aux fils d'Adam. Mais l'affaire dépasse le président du Conseil pour atteindre sa patrie tout entière, sa nation tout entière. Le président du Conseil est libre de se nuire à lui-même, et de s'exposer au malheur ; mais le président du Conseil ne possède pas—et n'aurait jamais dû posséder—le droit de nuire à sa nation, et de l'exposer tout entière au malheur. Or le président du Conseil expose sa nation à un danger au-delà duquel il n'est point de danger, et la pousse vers un mal dont il n'est point de pareil. Si lui était accordé, maintenant, dans ce repos que la maladie lui impose, l'instrument de la réflexion et de la pensée, et s'il regardait derrière lui, et autour de lui, et portait son regard un peu en avant, il saurait avec certitude qu'il a mené sa nation au bord d'un abîme sans fond.

Jamais un président du Conseil n'a mené l'Égypte au point où l'y a menée Sidki Pacha : un tel dégoût pour la force du gouvernement, une telle altération du lien entre elle et ses gouvernants, un tel remplissage des cœurs de doute et de suspicion quant à la sincérité de ceux qui président à ses affaires. Et le président du Conseil est, à notre sens, trop intelligent pour croire ses partisans lorsqu'ils lui affirment que le peuple l'aime et lui est favorable ! Car jamais le peuple ne s'est détourné d'un ministre comme les Égyptiens se détournent de Sidki Pacha, et jamais le peuple ne s'est irrité d'un ministre comme les Égyptiens s'irritent de Sidki Pacha.

Et le président du Conseil sait fort bien que rien n'est plus périlleux pour la vie des nations que de laisser régner la haine entre gouvernants et gouvernés...

Et jamais un président du Conseil n'a mené l'Égypte au point où l'y a menée Sidki Pacha dans la détérioration de sa situation économique ; et il en sait plus que nous sur ce sujet, et peut-être le mesure-t-il autant que nous le mesurons. Il est certain qu'il y a en Égypte des milliers et des milliers de gens que la faim afflige, que la privation brûle, que tourmente le souvenir de l'aisance qu'ils ont connue, et qu'effraie l'attente du malheur qui les guette. Et il sait, comme nous le savons, que cette misère continue, cette indigence qui enveloppe tout, sont la chose la plus dangereuse pour la stabilité de l'ordre social, sans parler de l'ordre politique.

Et jamais un président du Conseil n'a été aussi impuissant que Sidki Pacha à établir l'ordre et à affermir la sécurité, lui qui fournit chaque jour, de lui-même, les preuves irréfutables et les démonstrations qui ne laissent aucune place au doute, montrant qu'il a toujours besoin de l'armée tout entière, et de la police tout entière, et de la ruse tout entière, et de l'artifice tout entier, pour protéger l'ordre, et garantir ce calme artificiel et forcé... ! Et cela sans même évoquer cette puissance cachée et pourtant visible, absente et pourtant présente, qu'on appelle l'Occupation... !

Et le président du Conseil sait, comme nous le savons, que rien n'est plus périlleux pour la vie des nations qu'un ordre bâti sur des piliers de paille, et qui, sans l'armée, la police, l'artifice et la ruse, s'écroulerait en une heure de la journée... !

Impuissant à nouer le lien d'affection entre le gouvernant et le gouverné, impuissant à protéger le peuple de la pauvreté et de la faim, impuissant à établir l'ordre autrement que par cette force extraordinaire à laquelle on ne recourt qu'aux heures de péril imminent.

Telle est la situation où s'est empêtré le président du Conseil, car le pouvoir, ce même vin vieilli, l'a égaré, lui a fait oublier hier, et l'a détourné de demain ; et pourtant il demeure au pouvoir, obstiné à oublier hier et à se détourner de demain. Qu'advient-il donc de ces grandes catastrophes où l'Égypte pourrait sombrer, si cet état de choses se prolongeait, longtemps ou peu... ?

Mais le président du Conseil n'est pas le seul qui doive se souvenir d'hier, penser à demain, et mesurer ce danger qui guette sa patrie ; il est d'autres hommes encore, qui sont peut-être les plus soucieux que l'Égypte ne sombre pas dans cet abîme insondable au bord duquel elle a été menée, et qui sont peut-être soucieux que l'Égypte demeure, comme elle était autrefois, une terre de sécurité et d'ordre, de douceur et de prospérité. Combien il siérait à ces hommes de s'astreindre à ce que le président du Conseil ne veut point considérer : qu'ils se souviennent d'hier, et qu'ils pensent à demain...